

Victime d'un arrêt cardiaque alors qu'elle se remettait d'une opération au cerveau, la star argentine s'est éteinte mercredi à l'âge de 60 ans. Son pays décrète trois jours de deuil national.

PHILIPPE GERDAY

Après plusieurs alertes sérieuses durant la tumultueuse après-carrière de Diego Armando Maradona, la nouvelle tant redoutée s'est répandue comme une traînée de poudre en Argentine. Annoncée par le grand quotidien *Clarín*, l'information a été vite confirmée par un porte-parole officiel du *Pibe de Oro* : Diego Maradona n'est plus.

Ces quelques mots suffisent à plonger tout un pays dans le deuil (décreté pour trois jours par le président argentin Alberto Fernandez) alors que Naples est déjà inconsolable à l'image du tweet posté sur le compte officiel des « Partenopei » : « Nous t'aimons à jamais, ciao Diego. »

Le 30 octobre dernier, la planète foot avait fêté les 60 ans du héros de Mexico 86 et il n'était pas faux de dire, déjà à l'époque, que le premier miracle était de le voir souffler ses 60 bougies. La mort, pour reprendre une métaphore footballistique, il l'a dribblée à de nombreuses reprises, se jouant d'elle comme il en avait l'habitude avec les défenses du monde entier au temps de sa splendeur.

Régalées par les arabesques de Lionel Messi, les plus jeunes générations n'ont quasiment de Diego Maradona que cette image d'un petit homme bouffi par les excès de médicaments, d'alcool et surtout de stupéfiants (un mauvais pli dès son passage à Barcelone)... alors que la « Pulga » est un des rares de l'histoire du foot à pouvoir prétendre être l'égal de Diego. Un homme dont les dernières semaines ont été un calvaire en croisant, comme trop de gens dans le monde, la route du coronavirus alors qu'il se déplaçait en béquilles pour coacher les derniers matchs de son équipe



Naples n'était rien avant Maradona. Le joueur argentin y est resté de 1984 à 1991, gagnant plusieurs titres. © EPA.

du Gimnasia La Plata en Argentine. Pire, quelques jours après son anniversaire, il a dû être opéré d'urgence dans un hôpital de la Plata pour un hématome au cerveau alors qu'il présentait aussi des symptômes d'anémie et de déshydratation. De cette convalescence, les échos étaient succincts, faussement rassurants... jusqu'à l'annonce ce mercredi d'une crise cardiaque fatale.

Qu'on aime ou qu'on n'aime pas le personnage, cet autre message distillé par Naples (le club symbolique de Maradona encore plus que Boca Juniors au sein d'une ville qui le vénère toujours comme un Dieu) résume le choc provoqué par cette mort alors que des voix s'élevaient déjà pour rebaptiser le stade San Paolo au nom de l'Argentine : « Tout le monde attend nos paroles. Mais quels mots pouvons-nous utiliser pour une douleur comme celle que nous éprouvons ? L'heure des larmes a sonné. Ensuite, il y aura le temps des mots. »



En prière, au Mondial 1986 (Mexique). © PHOTO NEWS.



La « main de Dieu » (1986, Mexique). © DR.

son parcours La main de Dieu et le

PORTRAIT

ROCCO MINELLI

Ce jour de juillet, les images du stade Krestovski n'avaient rien de pieuses. Elles avaient fait le tour de la Toile en un clic. Son malaise avait mobilisé l'attention. Dans le bien, dans le mal, Diego Armando Maradona avait toujours les yeux de la planète sur le dos. Et, à la limite profondément sadique, celle-ci l'attendait à chaque fois au tournant. Espérait qu'il dérape.

Après son malaise, Diego avait rassuré son monde comme il l'avait fait encore tout récemment après une énième hospitalisation : tout va bien. Les séquences préalables à l'incident avaient entretenu le doute que sa soirée avait effectivement été chargée, mais pas seulement en émotions auxquelles son avocat avait attribué son malaise.

Tout va bien. Diego s'accommodait bien de ce qu'il était devenu. Il ne devait rien à personne. Sauf à sa regrettée maman, Dona Tota, dont il avait dit un jour à son père que s'il l'avait rencontrée avant lui, il l'aurait épousée ! Celle qui était la seule à la ramener à lui. Au « Pelusa », ce surnom que le bambin devait à sa foisonnante chevelure. Celle qui parvenait à lui enlever ce maillot, cette bannière bleue et blanche avec ce « diez » écrit dessus qui se lisait D10S (*dios*, dieu en espagnol) en fait.

« A refaire, je referais tout »

Maradona le savait, mais il ne pouvait pas devenir autre chose que ce qu'il était : un symbole. Avec toute la charge psychologique que ce statut impose.

« À refaire, je referais tout. À full. À fond. Avec tout ce que mes parents m'ont donné. Je ne regrette absolument rien. Et si j'ai commis des erreurs, je n'ai fait de mal à personne ni entraîné qui que ce soit avec moi. Je suis tombé, je me suis relevé ; j'ai chuté encore et je me suis redressé de nouveau, grâce à mes filles. Si je m'en étais voulu de quoi que ce soit, je le dirais et j'en serais honteux. Ceux qui se cachent, les hypocrites, me déçoivent. »

Et tant pis s'il avait flirté plusieurs fois avec la mort avant d'y succomber, mercredi. Tant pis si la cocaïne – qu'il aurait abandonnée, mais pour... l'alcool – l'avait poussé aux confins de la vie. Comme s'il devait presque mourir pour vivre complètement. *A full*. Il n'avait jamais rien regretté donc, rien parce qu'il n'était pas calculateur. Il vivait à l'instant. Il a joué à l'instinct. Il fonctionnait à l'instinct. L'instinct de survie. Dès

lors, rétrospectivement, comment peut-on juger un homme qu'on n'aurait jamais compris vraiment, toujours dans l'immédiateté, sans la moindre préméditation ? Qui, lui-même, a été tout et son contraire ? A la fois un banal être humain tenté par le vice et Dieu pour toute une nation ? Un génie du bien et du mal, capable, dans le même match, d'une des plus grosses tricheries et du plus beau but de l'histoire de la Coupe du monde ? Un homme seul et aimé d'un pays tout entier à la fois ? Comment aurait-on pu seulement vivre de manière équilibrée avec un tel paradoxe intérieur ? Entre ciel et terre ?

Vies parallèles

La main de Dieu, ce n'était pas que le malicieux poing dressé tendu sous le nez de Peter Shilton, c'était aussi celle qui devait guider sans cesse l'Argentine avec une responsabilité morale plus grande encore que celle du sélectionneur en place.

Parce que Diego, c'était l'Argentine, le pays. Pas seulement la sélection. Et l'Argentine, c'était Diego. Toutes les Argentines étaient Diego. Peut-être plus celle de 2018 encore que celles dans lesquelles il avait joué. Triomphé (1986) autant que subi des torts. Le penalty offert à Völler en finale (1990). Son contrôle antidopage (1994) alors que la Fifa elle-même l'avait autorisé – parce qu'elle avait besoin de son image pour diffuser le soccer aux Etats-Unis – à prendre un produit amincissant pour le débarrasser de 15 kilos superflus que sa retraite monacale n'aurait pas suffi à elle seule à éliminer.

Lors de la dernière Coupe du monde, la sélection de Jorge Sampaoli avait tangué tout aussi furieusement que la vie cahoteuse de sa figure historique. Ces montagnes russes émotionnelles qui s'étaient dessinées sur le terrain de Saint-Petersbourg et dans ses tribunes. La danse de Maradona avec une supportrice nigériane et la chorégraphie de Messi sur son but d'ouverture. L'« Albi-celeste » endormie sur sa qualification et Diego assoupi sur le 1-0 salvateur. Puis, l'impuissance de Diego, à cause de ses 57 ans, à l'époque – « Le meilleur partenaire pour Messi ? Moi ! » – et la faiblesse de ses descendants trop moyens dans l'ensemble – « On a Messi, et derrière ? ». Enfin, en feu d'artifice final, cette irrévérence à la logique avec la volée parfaite du droit de Rojo, un « stopper » à l'ancienne exclusivement gaucher – pour ne pas dire gauche –, saluée par l'indécence des majeurs de Maradona. À deux doigts de l'élimination,

KROLL

